



Fondation **Swiss Life**
Magazine
10 ans Numéro anniversaire

La visite *au musée*
Choisis ta couleur
Cheval *de soin*
Photo et musique

Fondation Swiss Life *Magazine*

est publié par

SwissLife Assurance et Patrimoine
7, rue Belgrand
92682 Levallois-Perret-Cedex
Siret : 341 785 632 RCS Nanterre
Tél. : 01 46 17 38 38

Directrice de la publication

Nathalie Martin

Coordinatrice

Elisabeth Parnaudeau
fondation@swisslife.fr
www.swisslife.fr/fondation



Conception et réalisation

de l'air

3, place Charles Félix 06300 Nice
Tél. : 06 09 44 91 83
sbrasca@delair.fr

Impression

Cpe Conseils, France
Novembre 2019



© Patrick Swirc

Notre raison d'être

Depuis 2008, Swiss Life France s'est dotée d'une fondation d'entreprise afin de développer ses actions de mécénat. Elle s'engage sur la durée et partout en France, dans des projets d'intérêt général, solidaires et innovants, contribuant à valoriser les choix de chacun(e) et à favoriser le mieux vivre ensemble, pour que longévité soit synonyme d'opportunités, de bien-être et de liberté. Elle s'est donné pour missions principales d'agir pour une santé durable, de soutenir la création et d'encourager la solidarité.

Résolument tournée vers l'avenir, notre fondation, pierre angulaire de l'engagement citoyen de Swiss Life, nourrit, au travers de ses trois axes, notre raison d'être : « *Permettre à chacun de vivre selon ses propres choix.* »

Le groupe Swiss Life France s'est considérablement développé sur le marché tout en gardant sa souplesse. Sa fondation reflète ce dynamisme.

L'ensemble de nos actions à destination de nos collaborateurs et de nos conseillers permet de valoriser ceux qui font le choix de s'engager, avec une grande liberté des projets soutenus, et contribue à l'expression de la responsabilité sociale globale de notre entreprise.

Vous trouverez dans ce magazine des illustrations des heureux moments vécus ces dernières années, des projets innovants, audacieux, engagés au plus près de vous. Je souhaitais profiter du 10^e anniversaire de notre fondation pour vous remercier, collaborateurs, conseillers, institutions et partenaires, pour votre implication et votre générosité.

Charles Relecom

Président de Swiss Life France et de la fondation Swiss Life

- 
- 03 **L'édito** de Charles Relecom
05 **La carte blanche** à Charlotte Bourrus
06 **L'entretien** avec Nathalie Martin
10 **Institut Curie** Le cœur en fête à Amiens
16 **France Alzheimer** De l'art qui donne de l'air
20 **Concours photo** La mémoire des belles choses
22 **Le Prix Swiss Life à 4 mains**
28 **Les Pianissimes** Pour l'amour de la musique
30 **La fondation** Des chiffres et des êtres
32 **Avec Nebay** Une œuvre en partage
36 **Institut Louis Germain** Respect
42 **Le Pas-Sage** Partenaires de soin



Une belle aventure...

Conversation à bâtons rompus avec Nathalie Martin,
déléguée générale de la fondation Swiss Life depuis avril 2018.

La fondation Swiss Life vient de fêter ses 10 ans. Peut-on rappeler son champ d'action ?

Depuis sa création, la fondation œuvre pour une société où chacun peut se réaliser grâce à ses choix personnels et à l'entraide collective. Pour la fondation, les valeurs de confiance, de proximité, de solidarité et d'accomplissement sont primordiales. Nous les avons déclinées en trois axes principaux d'action : agir pour une santé durable, soutenir la création et encourager la solidarité.

Le premier axe est évident pour un assureur santé. Il implique principalement l'Institut Curie et l'association France Alzheimer. Lors de la création de la fondation, nous avons interrogé nos clients, nos collaborateurs et nos partenaires sur leurs sujets de préoccupation. Les réponses furent majoritairement le cancer et la dégénérescence. Concernant la maladie d'Alzheimer, notre approche a évolué. D'abord, nous avons soutenu l'opération « Des mots pour Alzheimer », qui à travers des spots télé expliquait cette maladie encore très mal connue.

En parallèle, nous avons commencé à faire du mécénat croisé : musique et santé, avec l'association Music'O Seniors, qui organise des concerts de chant lyrique dans des Ehpad. Il y a plusieurs années, les premiers partenariats avec des musées se sont mis en place pour les visites de malades et de leurs aidants. Au fil du temps, nous avons souhaité nous engager dans des actions plus proches des gens, pour accompagner et soutenir malades et aidants.

Nous avons développé davantage de partenariats avec les musées afin d'avoir un plus large rayonnement territorial. Ces séquences ont pour objectif d'éveiller les sens des personnes atteintes par la maladie. C'est extraordinaire. Lors d'une visite récente au Jeu de Paume (voir p. 16), il y avait une dame toute gaie qui n'arrêtait pas de parler. Chaque photo réveillait un souvenir en elle. Son mari, qui l'accompagnait, me disait que cela faisait des années qu'il ne l'avait pas vue comme ça. C'était un moment très émouvant...

En 2019, nous lançons l'initiative d'un concours photo avec l'ensemble

des collaborateurs Swiss Life France intitulé « La Mémoire des belles choses » : « Si demain votre mémoire s'effaçait, quelles sont les trois photos que vous garderiez pour vous souvenir des beaux moments de vie ? » Cela nous permet de sensibiliser nos collaborateurs à la maladie d'Alzheimer, tout en mettant à l'honneur la photo.

Comment soutenez-vous l'Institut Curie ?

Au départ, nous soutenions financièrement la recherche fondamentale. Il y a quelques années, lorsque l'Institut Curie a lancé la campagne de collecte de fonds « Une jonquille pour Curie » (voir p. 10), nous avons souhaité impliquer nos collaborateurs, nos clients et nos partenaires. L'opération débute mi-mars et dure environ deux mois. La fondation a mis au point différents moyens de s'engager pour collecter. Il n'y a pas de mauvaises idées ! Pages de collecte en ligne, organisation d'événements sportifs, culturels... Les recettes augmentent chaque année et nous pouvons être fiers. En 2019, nous avons recueilli 117 000 euros. Grâce à l'im-



Nathalie Martin travaille pour Swiss Life depuis 2003.

plication de tous, la fondation est le premier collecteur d'«Une jonquille pour Curie» depuis trois ans !

Un autre axe de la fondation s'intitule «Encourager la solidarité». De quoi s'agit-il ?

Il vise à encourager la solidarité au sein du groupe et s'adresse aux collaborateurs fortement impliqués dans une association dont la fondation pourrait soutenir un projet. L'appel à projets «Aider à aider» est lancé tous les ans fin janvier, en général. Cela nous permet aussi d'étendre le champ social de nos actions, comme le handicap, l'éducation, le mieux vivre ensemble. Nous pouvons soutenir une association jusqu'à trois ans. Nous ne souhaitons pas qu'une association soit totalement dépendante de la fondation pour fonc-

tionner. Plus de 80 initiatives ont été soutenues en dix ans. C'est chaque fois une belle aventure avec le collaborateur qui porte le projet.

La fondation apporte certes un soutien financier, mais l'équipe se déplace sur le terrain pour rencontrer les acteurs de l'association et réaliser des reportages qui seront

Pour Swiss Life, les valeurs de confiance, de proximité, de solidarité et d'accomplissement sont réellement primordiales.

diffusés sur les réseaux sociaux et intranet. «Aider à aider» valorise les collaborateurs qui apprécient que l'entreprise les accompagne dans leur vie associative.

C'est un engagement citoyen réel qui intéresse particulièrement les nouveaux embauchés. Beaucoup d'entre

eux nous sollicitent et nous confient être fiers d'évoluer dans un groupe qui s'engage. C'est enfin une façon d'impliquer les collaborateurs dans les actions de la fondation afin qu'ils se l'approprient.

Le troisième axe consiste à soutenir la création. Nous sommes ici aux Rencontres de la Photographie d'Arles, où vous avez lancé la quatrième édition du Prix Swiss Life à 4 mains.

Oui, ce prix nous a fait connaître dans le monde de la photographie et de la musique. Il fait partie d'ailleurs des projets qui ont récemment évolué. Mais d'abord, je reviendrai sur le mécénat musical, un peu arrêté ces dernières années... J'ai souhaité le relancer car il fait vraiment partie des gènes de la fondation, et cela manquait à nos collaborateurs. En 2019, nous avons soutenu Julia Alcaraz, une jeune pianiste très douée (voir p. 28). Le mécénat musical nous permet d'organiser par exemple des soirées patrimoniales avec nos forces commerciales qui souhaitent réunir leurs clients patrimoniaux dans un cadre exceptionnel. L'assistance est limitée à une centaine de personnes, la soirée débute avec un expert venu animer une petite conférence sur des questions d'actualité liées à l'éco-

nomie internationale, se poursuit avec un concert et un cocktail où l'artiste se met à la disposition des invités pour parler de son art, de son répertoire, etc. On met tout en œuvre pour faciliter en permanence la proximité et les échanges. C'est la raison d'être de la fondation.

Comment choisissez-vous les actions culturelles que vous allez soutenir ?

Lors de ma prise de fonction, j'ai beaucoup échangé avec l'ensemble des collaborateurs, à tous les échelons, dans toutes les régions, sur la fondation, sur ce qu'ils savaient d'elle, sur ce qu'ils attendaient d'elle. Avec Élisabeth Parnaudeau nous avons fait un état des lieux de toutes les actions: les projets qui fonctionnaient, ceux qui fonctionnaient moins, ce que nous devons améliorer... ou inventer ! Ainsi il y a eu notre projet avec le graffeur et tagueur Nebay (voir p. 32) dans le cadre d'une fresque participative pour illustrer la raison d'être de l'entreprise. J'ai pour objectif que chaque collaborateur de Swiss Life participe au moins une fois par an à une action de la fondation qui lui correspond. Par exemple, grâce à Nebay et aux deux fresques réalisées à Levallois et Roubaix, nous avons découvert de véritables artistes parmi nos collaborateurs qu'on ne croisait jamais sur aucun événement. Ils ont vraiment participé avec enthousiasme, et ces fresques géantes sont les leurs. Je pense qu'ils sont fiers d'avoir eu l'occasion d'exprimer leur créativité, dans le cadre et sur le lieu de leur travail.

Revenons sur le Prix Swiss Life à 4 mains, une véritable innovation dans le monde des concours.

En 2014, Anne-Marie Lasry (l'ancienne directrice de la fondation, ndlr) a eu l'idée originale d'associer la photographie et la musique, deux arts qui ne travaillent pas très souvent ensemble. Cela a eu un vrai impact, dans le monde de la photo et dans celui de la musique. Après trois très belles éditions, nous venons de lancer la quatrième

avec quelques modifications... Il avait besoin d'être modernisé. Avec Élisabeth, nous avons réfléchi à la manière de réinventer ce magnifique prix sans le trahir ! Nous avons ouvert le processus de candidature des artistes afin d'être plus national dans la sélection. Il n'y a plus de parrainage. Les artistes déposent désormais leur dossier en binôme (un photographe et un musicien), et un jury choisit les deux lauréats. J'ai également souhaité rapprocher la fondation du terrain en étant aux Rencontres de la photographie d'Arles, afin de recevoir, rencontrer, présen-



Élisabeth Parnaudeau, chargée de mécénat à la fondation.

ter notre prix et notre fondation. Les plus grands photographes sont passés nous voir, mais aussi des journalistes, des galeristes, des conservateurs, des étudiants... Le monde de la photo, français et international, est réuni ici. Il fallait en profiter.

Imposez-vous un thème ?

Non, les lauréats vont produire pour nous une œuvre originale en associant leurs talents. Le style de la musique ou des photos n'importe pas. Cette liberté de choix qui fait partie de la raison d'être de l'entreprise s'applique aussi aux artistes

qui concourent. Autre nouveauté, le prix va vivre sur deux ans désormais. Il sera présenté à Paris mais aussi en région. Cela correspond aussi à notre volonté d'aller au-devant de nos clients et de nos partenaires. Nous souhaitons partager avec eux ce magnifique prix dans des lieux d'exception. Je suis très attachée à le présenter dans différents endroits pour toucher un public varié : musées, galeries, festivals de photo...

Par exemple ?

À Paris, le prix sera dévoilé en novembre 2020 lors de la semaine de Paris Photo. Cela se fera dans l'hôtel particulier qu'occupe le Salon a p p r o c h e, dont les directrices, Emilia Genuardi et Elsa Janssen, sont nos conseillères artistiques pour la photo. Olivier Bouley, de l'association Les Pianissimes, est notre conseiller musical avec le soutien de Pascal Cheynis, notre collaborateur expert en musique pour la fondation et membre du conseil d'administration. En décembre 2020, la Galerie Thierry Bigaignon nous accueillera à Paris pour deux semaines. Début 2021, nous présenterons le prix lors d'une soirée privée au musée du Jeu de Paume. Nous nous sommes engagés ensuite à partir en région. Nous serons exposés durant trois mois au printemps 2021 au musée La Piscine à Roubaix, où nous investirons les fameuses cabines art déco... Cela s'annonce merveilleux. Nous poursuivrons notre itinérance dans la galerie Arrêt sur l'image à Bordeaux.

Les lauréats seront désignés fin janvier 2020 à l'issue du vote du jury. En ferez-vous partie ?

Non, car je ne souhaite pas être juge et partie. En revanche, avec notre équipe de conseillers, Emilia Genuardi, Elsa Janssen, Olivier

Bouley, menés par Chantal Nedjib (la conseillère de la fondation pour le Prix Swiss Life à 4 mains, ndlr), nous présélectionnerons dès fin novembre une dizaine de binômes. Au jury ensuite de trancher en toute indépendance ! La tâche va être rude car nous avons reçu de nombreux beaux dossiers, mais il va falloir choisir. Une belle quatrième édition en perspective...

En dehors des expositions, que gagnent les deux lauréats ?

Ils reçoivent chacun une dotation ainsi qu'une prise en charge des frais de production. Nous réfléchissons aussi à éditer un livre photographies et musique original. Je ne crois plus trop à la version livre CD en 2019 ! Nous souhaitons que l'éditeur accompagne le projet des artistes dès sa conception afin de créer un ouvrage qui leur ressemble, et pas l'inverse. C'est très important.

Vous croisez la photographie et la musique à travers ce prix.

Peut-on imaginer d'autres croisements entre les trois axes ?

Nous l'avons déjà imaginé, en soutenant par exemple depuis des années l'association Music'O Seniors, qui donne des concerts dans les Ehpad.

Avez-vous tiré un bilan personnel depuis votre prise de fonction ?

C'est un peu tôt pour faire un bilan. Je suis juste très satisfaite de pouvoir vivre un engagement citoyen plus fort, plus quotidien, avec une petite équipe hypermotivée, efficace et toujours avec le soutien de Charles Relecom, le président, et l'ensemble du conseil d'administration de la fondation. Et quand des salariés sont satisfaits de nos actions, je suis contente, c'est vrai. On avait un certain déficit de notoriété en interne, certes inhérent à beaucoup de grands groupes... mais nous n'allions pas rester les



Le 16 mai 2019, les salariés de Roubaix réalisaient une fresque originale avec Nebay.

bras ballants. Nous avons commencé par nous faire connaître chez nous ! Quand on est embauché chez Swiss Life, il y a des parcours d'intégration de type Welcome Days ou stages d'habilitation. Nous en profitons pour présenter la fondation. Tous les collaborateurs, les forces commerciales, les alternants du groupe sont ainsi informés de nos actions. Libres à eux de choisir les axes et actions dans lesquels ils souhaitent s'engager.

C'est nouveau ?

Oui, et c'était facile à faire, il fallait juste un petit peu de temps et de la volonté. Toutes nos actions sont relayées sur les comptes sociaux, intranet. Notre notoriété a grandi tant en interne qu'en externe.

Les salariés sont-ils aussi bénéficiaires de vos partenariats avec les institutions culturelles ?

Oui. Par exemple, nous mettons en place des jeux concours pour gagner des billets d'entrée dans les expositions de nos musées partenaires. Nous organisons aussi des conférences à l'heure du déjeuner, où l'on

fait venir soit un commissaire d'exposition, soit un artiste qui explique sa démarche. Enfin, nous avons développé, avec la start-up Artips, une plateforme avec des parcours de culture générale gratuite pour les collaborateurs.

La date des 10 ans est symbolique.

Quel futur préfigure-t-elle ?

En novembre 2018, j'ai présenté au conseil d'administration un plan stratégique pour quatre ans qui va nous permettre de développer davantage nos trois axes et de pérenniser les actions de la fondation.

La fondation a été repositionnée, ses actions clarifiées, son champ d'investigation délimité. Au bout de dix ans, il nous fallait évoluer, exprimer et affirmer une personnalité plus mature à travers une promesse exigeante : Soutenir vos choix, accompagner vos rêves, en cohérence avec notre raison d'être.

COMPOSITION DU JURY DU PRIX SWISS LIFE À 4 MAINS

Quentin Bajac,
directeur du Jeu de Paume
Thierry Bigaignon,
galeriste photo à Paris
Aurélie Pétreil,
artiste, professeure et responsable du
Pool Photographie à la HEAD
Étienne Blanchot,
programmateur de festival
Thomas Enhco,
pianiste, compositeur de jazz
et de musique classique
Éric Tanguy, compositeur
Patrick Le Bescont,
président des éditions Filigranes
et éditeur du livre des lauréats
Charles Relecom,
président de Swiss Life France
Tanguy Polet,
président du Directoire
Swiss Life Banque Privée
Véronique Eriaud,
directrice de la Communication et RSE



Le cœur en fête

Pour soutenir la recherche sur le cancer, Frédéric Lemaire, agent général Swiss Life, a décidé de s'engager. Chaque année, il organise la Fête du kiosque à Amiens.





Frédéric Lemaire (de face) est l'organisateur de cette journée de solidarité particulière.

Ils s'étaient dit « Rendez-vous dans un an ». Nous y voilà. Dimanche 30 juin 2019 se tenait la deuxième édition de la Fête du kiosque à Amiens (80), une garden-party caritative au profit de la recherche fondamentale pour le compte de l'Institut Curie. L'année dernière, cette initiative, lancée par Frédéric Lemaire, directeur de l'agence amiénoise Swiss Life et soutenue par la fondation, s'était soldée par un succès des plus encourageants en ayant collecté auprès de 250 convives plus de 10 000 euros. C'est à sa situation géographique dans le quartier historique de la ville, sur la charmante place Jules-Bocquet dotée d'un élégant kiosque à musique, que la fête doit son nom. Pour le reste, c'est une poignée d'hommes et de femmes de bonne volonté qui ont œuvré. Sur le pont depuis 6 h 30 du matin, entouré de sa femme, d'amis et bientôt rejoint par la vingtaine de commerçants qui ont répondu

présent, Frédéric Lemaire s'active dans tous les sens. Les occupations ne manquent pas : le tapis rouge à dérouler, le stand à monter, une centaine de kilos de légumes à éplucher, mille saucisses à griller sans parler des huîtres à ouvrir et des amplis à brancher... Pourtant, le dynamique assureur reconverti en homme à tout faire sourit avant d'enfiler sa tenue de maître de cérémonie. *« J'adore recevoir ! Je soigne le moindre détail, c'est ça aussi la générosité, faire en sorte que tout soit parfait »,*

« Je déteste l'impuissance, alors j'ai décidé de lancer cette initiative pour qu'à notre modeste mesure nous puissions agir contre. L'idée a tout de suite reçu un écho positif » Frédéric Lemaire

commente-t-il en portant à bout de bras deux gros bacs de glaçons qui serviront à rafraîchir les appétissants coquillages et quelques pétillants breuvages.

Placée sous le signe de la gastronomie et de l'élégance, la Fête du kiosque 2019 espère bien égaler la

collecte de l'an passé pour pérenniser son action au profit de la campagne de solidarité nationale « Une jonquille pour Curie », que la fondation Swiss Life soutient en encourageant les initiatives de ses collaborateurs. Deux membres de la fondation ont d'ailleurs fait le voyage pour l'occasion ; la déléguée générale, Nathalie Martin, et sa collaboratrice Élisabeth Parnaudeau. *« Nous sommes partenaires d'« Une jonquille pour Curie » depuis dix ans maintenant. C'est un engagement auquel*

nous tenons et pour lequel nous invitons nos collaborateurs à s'investir localement. Et quand ils le font, nous sommes à leurs côtés, c'est la moindre des choses. D'autant que toutes ces actions, mises bout à bout, ont permis de reverser, en 2019, 117 000 euros de dons à l'Institut Curie, ce qui fait de la fondation Swiss



Toute la journée se sont succédé numéros et performances dans un esprit kermesse et festin !



Chaque convive est photographié à son arrivée, après avoir reçu une jonquille montée sur broche.

Life le plus important donateur», précise Élisabeth non sans une certaine fierté. Et c'est vrai qu'il y a de quoi. Place Jules-Bocquet, il est 11 heures quand les premiers convives se présentent. Familles, retraités, collègues en goguette. Tous ont été sensibilisés directement ou par les réseaux sociaux au projet festif et caritatif, et ont fait un don auprès de l'association Résilience, créée pour l'événement par Frédéric Lemaire et son partenaire Cerfrance, une société d'experts-comptables. À l'entrée, chaque personne se voit accueillie sur tapis rouge, puis photographiée après avoir reçu une jonquille montée sur broche, symbole de l'engagement pour l'Institut Curie.

«*J'ai tout de suite été séduite par l'idée*», confie Irène, une femme en robe fleurie et talons hauts venue avec une amie. «*D'habitude, il ne se passe jamais rien sur cette place, on la redécouvre sous un autre jour, pour profiter d'un moment agréable, et en*

plus pour la bonne cause», conclut-elle une coupe de champagne à la main. En pantalon rouge et chemise blanche, celui sans lequel rien de tout cela n'aurait vu le jour, Frédéric Lemaire, peut enfin s'adonner au plaisir de l'échange. Passant de groupe en groupe, saluant et distribuant les hommages amicaux, il semble satisfait de la joyeuse atmosphère qui s'est emparée du lieu, que l'odeur des brochettes et les premiers accords de guitare finissent de rendre tout à fait convivial.

Pour évoquer son implication, l'assureur installé depuis huit ans à Amiens, en face justement de la place et de son kiosque, reste tout d'abord évasif. D'abord personnellement confronté dans son entourage amical au cancer, puis de manière plus lointaine dans son cadre professionnel, il confie : «*On ne peut pas rester insensible aux ravages que cause ce fléau au sein des familles... Je déteste l'impuissance, alors*

j'ai décidé de lancer cette initiative pour qu'à notre modeste mesure nous puissions agir contre. L'idée a tout de suite reçu un écho positif auprès de nos clients, de nos partenaires, de commerçants et même de la Ville. Tous se sont mobilisés pour créer une grande chaîne d'entraide. De son côté, la fondation Swiss Life nous a également apporté un solide soutien qui a donné du poids à notre action. C'est vraiment devenu une belle fête et une belle aventure humaine, qui j'espère va se pérenniser. Et au-delà de ça, j'avais aussi à cœur de redonner à l'assureur la place qu'il avait auparavant, au cœur de la cité, aux côtés des gens. Et cet événement en est la concrétisation.»

Un pari réussi pour cette généreuse entreprise, qui ce jour-là réussira à collecter 11 115 euros de promesses de dons grâce à la volonté de quelques-uns et à la générosité de la centaine de donateurs qui s'étaient déplacés. Et qui déjà se donnent rendez-vous en 2020!

Tous ensemble avec «Une jonquille pour Curie»

Encore une fois, les collaborateurs de Swiss Life ont rivalisé d'imagination et de générosité pour récolter des fonds pour la lutte contre le cancer.

Près de 632 000 euros* ont été récoltés à l'occasion de la 15^e campagne de solidarité nationale joliment intitulée «Une jonquille pour Curie», dédiée en 2019 à la recherche fondamentale. Encore une fois, et cela depuis 2017, la fondation Swiss Life est le premier collecteur de cette opération au profit de l'Institut Curie, acteur de référence international dans la lutte contre le cancer. En effet, les différentes opérations des collaborateurs du groupe, comme celle de Frédéric Lemaire à Amiens, ont rapporté 117 000 euros (contre 110 000 en 2018). Les initiatives lancées pour «Une jonquille pour Curie» sont diverses et nombreuses, originales et audacieuses. Une vraie liste à la Prévert, consultable sur le site de la fondation, qui témoigne de la solidarité et de la générosité des troupes du groupe, de ses partenaires et de ses clients. On ne peut malheureusement pas revenir sur chaque initiative, mais citons la fabuleuse collecte opérée par Steve Pelotin, en charge du réseau «Ma santé facile». En deux mois, ses équipes ont récolté la somme de 30 000 euros !

Voilà pour le record ! Pas question néanmoins d'établir un indécent tableau d'affichage. Les bonnes volontés ne relèvent pas d'une compétition. Toutes les initiatives comptent, toutes les participations sont bienvenues. Nicole Jacquemard, à la DRH, a organisé avec ses équipes une vente de gâteaux maisons et une opération «dessert solidaire» avec les Restaurants inter-entreprises de Levallois et de Roubaix. Jacques



Le 17 mars 2019, une cinquantaine de collaborateurs a participé à «La course de la jonquille» sur le champ de Mars à Paris.

Galy, agent général à Arles, a démarché en ligne clients et fournisseurs. Thierry Garcia, agent général, a organisé un match de rugby à la Seyne-sur-Mer tandis que Mickael Ouaknine, agent général à Paris, a organisé «Tartatout», une soirée gourmande à base de tartes maisons sucrées et salées mais aussi un bingo solidaire avec le Lions Club Paris Atlantique.

Frédéric Devin, agent général, a organisé un tournoi de golf à Saintes. Éric Le Baron, directeur général de Swiss Life Assurance et Patrimoine, directeur de la distribution, a profité du séminaire à Champéry pour mettre en place une collecte. Virginie Tordjman, directrice des ressources humaines de la banque privée, a coordonné les opérations des salariés (ventes de fleurs et de goodies). Marie Kerdraon, chargée de communication de Swiss Life Asset Managers, a animé la collecte dans deux entités. Françoise Joly, manager de l'équipe relation clients à Lyon, a fait gravir des cols et des vallées sur place ! Curie a en effet fourni aux sites de Roubaix, Levallois et Lyon des vélos d'appartement connectés. À chaque kilomètre effectué, la fondation versait un euro à l'Institut. Les salariés franciliens ont pédalé 655 kilomètres. Les Nordistes, 1 148 kilomètres... Ceux de la capitale des Gaules 1 107 kilomètres. À vous d'établir le tiercé gagnant et le montant de la cagnotte !

* À la date du 10 septembre 2019.

De l'art *qui donne de l'air*

À destination des malades d'Alzheimer et de leurs aidants, la fondation et France Alzheimer proposent, en partenariat avec de grands musées français, des visites adaptées à leur état de fragilité. Illustration dans le temple de la photographie, le Jeu de Paume à Paris.

À les regarder comme ça, Jacques, Étienne et Barbara semblent des visiteurs comme les autres. Ce groupe de retraités, tous habillés de sombre, patiente sagement dans le hall du Jeu de Paume, en attendant que débute la visite. Comme eux, d'autres curieux sont venus découvrir l'exposition consacrée à la photographe française Florence Lazar. Mais pour Jacques, Étienne et Barbara, cette sortie culturelle, somme toute banale, a une saveur toute particulière. Parce qu'ils sont malades d'Alzheimer ou proches aidants, et qu'ils n'ont que peu le loisir de s'abandonner au plaisir de la culture, de participer à la vie sociale, ce rendez-vous proposé par l'association France Alzheimer est un moment rare et donc précieux. D'autant que comme l'explique Judith Mollard-Palacios, experte psychologue de l'association, *« cette confrontation avec l'art permet aux malades de montrer qu'ils ont conservé toutes leurs capacités de perception, leur sensibilité. Car regarder, ressentir ne fait pas appel à des compétences cognitives. Se retrouver spectateur d'une œuvre, comme tout un chacun, leur offre l'occasion de restaurer leur estime de soi, souvent très abîmée par la maladie. »*

Mis en place depuis 2009, ce dispositif de visites destinées aux malades d'Alzheimer et à leurs aidants propose, gratuitement, un riche programme de sorties dans les grands lieux culturels de France, tels que le Grand-Palais, la Cité de la Musique-Philharmonie ou le Palais de Tokyo pour Paris mais aussi le musée des Confluences et le musée des Beaux-Arts à Lyon, le musée de La Piscine à Roubaix ou encore les musées de Strasbourg ou d'Angers. L'objectif de ces rendez-vous, explique Gaëlle Michel de France Alzheimer, est de *« permettre aux binômes aidants-aidés de partager un moment de plaisir et de culture pour sortir du cadre de la dépendance. Cette nourriture culturelle est bénéfique pour les deux, à la fois pour les malades qui voient leurs sens, leurs émotions et leurs souvenirs sollicités mais aussi pour les aidants qui peuvent ainsi profiter*



Étienne et son épouse, Barbara, Jacques mais aussi des bénévoles de France Alzheimer ont assisté à la visite menée par Cécile Tourneur, conférencière au Jeu de Paume.

de la vie sociale et se changer les idées». Venu de Houilles (Yvelines) en RER, Étienne, 71 ans, ancien représentant de L'École des Loisirs, et sa femme Barbara, âgée de 75 ans et diagnostiquée Alzheimer depuis 2011, s'avancent main dans la main vers une petite salle de conférences située au premier étage. Tout le petit groupe suit. Il y a là, entre autres, Jacques, un tout jeune retraité de 64 ans lui aussi malade, accompagné d'une bénévole de l'association, ainsi que Cécile Tourneur, la guide-conférencière. L'exposition de Florence Lazar n'a pas été proposée au hasard. « Il y est question de mémoire, de territoire, de représentation décentrée du monde », explique, avec beaucoup de pédagogie et de bienveillance, cette femme spécialement formée à l'accueil des publics fragilisés. « Chaque visite propose des temps spécifiques : avant, pendant et après, pour favoriser la mise en confiance, l'échange, le dialogue entre les personnes, c'est un rituel qui a toute son importance pour les visiteurs qui souvent reviennent voir d'autres expositions chez nous », précise Sabine Thiriot, responsable des programmes d'accueil au Jeu de Paume. Cet accueil sur mesure est l'une des nombreuses attentions mises en place par les musées pour offrir la meilleure expérience possible. Sophie Radix, chef du service de médiation culturelle du Grand-Palais, explique lors d'une réunion avec toutes les institutions partenaires : « Nous sélectionnons parmi notre programmation les exposi-

tions les plus adaptées, soit par leur thème soit par leur forme artistique, et nous évitons tout ce qui pourrait susciter chez les visiteurs des situations émotionnelles délicates. Chaque parcours de visite est construit sur mesure, avec un choix éclairé d'œuvres, des temps de parole, des ateliers créatifs. »

Dans les allées du Jeu de Paume, Barbara a lâché la main d'Étienne pour se rapprocher de la conférencière qui lui montre une carte du monde où l'Afrique n'existe plus. À quelques mètres de là, Étienne se confie pudiquement. « C'est lourd, finit-il par lâcher en évoquant sa situation, je cherche quelqu'un pour me soulager un peu, et sortir avec Barbara, mais les démarches n'en finissent pas. En attendant, ça fait du bien de faire des choses normales, de venir à Paris. » Jacques, sac sur le dos (qu'il a tenu à garder) et plan de la visite en main, reste quant à lui discret, solitaire. Il s'attarde plus longtemps que le groupe sur une carte du continent africain : « Ça me rappelle mes missions en Afrique. J'y suis allé au moins quinze fois, j'étais ingénieur en environnement, mais ça s'est arrêté trop vite », regrette-t-il, immergé dans ses souvenirs.

Après quarante-cinq minutes de visite au rythme de chacun, le parcours se termine. Étienne a le sourire. Il a pu s'évader un peu. Jacques a décidé de prolonger le voyage, il partira plus tard. Barbara s'est mise à chantonner en tripotant son zip, certainement un peu fatiguée. C'était une après-midi pas comme les autres, au musée.

« Si l'aidant va mal, l'aidé ne va pas bien. »

La maladie d'Alzheimer impacte aussi les proches. Judith Mollard-Palacios, experte psychologue de l'association France Alzheimer, nous éclaire sur la complexité et les besoins du binôme aidant/aidé.



Photo DR

Judith Mollard-Palacios, experte psychologue de France Alzheimer.

En quoi le binôme aidant/aidé est-il spécifique à la maladie d'Alzheimer ?

Parce qu'elle impacte la cognition, et donc la capacité à s'organiser, à gérer le quotidien, la maladie d'Alzheimer entraîne des pertes d'autonomie qui nécessitent un environnement aménagé, avec des proches qui puissent compenser ces déficiences. À cause de son caractère évolutif, et sa durée, qui peut aller jusqu'à vingt ans, elle crée plus que tout autre pathologie les conditions d'une relation d'interdépendance entre les personnes malades et leurs aidants, qui sont pour la plupart les conjoint(e)s ou les enfants.

Quels sont les principaux enjeux de cette relation pour la personne souffrant d'Alzheimer ?

Le malade doit pouvoir puiser dans cette relation de quoi calmer son angoisse et son anxiété face à un monde qui lui échappe. Il a besoin de sécurité affective, de repères et aussi de savoir qu'il continue à exister dans le regard de l'autre, car la perte de confiance et le repli sur soi risquent de le fragiliser davantage. C'est pourquoi, malgré ses handicaps cognitifs, le sujet doit être considéré comme une personne à part entière, et garder toute sa place au sein du système familial et social.

Et du côté des aidants ?

De leur côté, il y a un gros risque d'épuisement physique et moral surtout quand l'implication s'inscrit dans le temps. Car plus la maladie évolue, plus les besoins augmentent, et ce qui avait été mis en place doit être réinventé constamment pour s'adapter à de nouvelles problématiques. Ajoutez à cela que les aidants sont bien souvent âgés eux-mêmes... Certains en viennent à négliger leur propre santé au profit de l'autre, ne consultent plus, ne s'alimentent plus correctement et manquent de sommeil, il est donc indis-

pensable, pour eux aussi, de trouver des relais auprès de professionnels. Car l'aidant est souvent isolé et confronté à des décisions douloureuses, pas toujours partageables avec la personne malade elle-même, comme le choix d'un établissement quand la vie à domicile n'est plus envisageable. Ce qui représente, par ailleurs, un important coût financier : la maladie d'Alzheimer est celle dont le reste à charge demeure le plus important.

Que se passe-t-il quand l'aidant va mal ?

Cela impacte directement les malades qui sont hypersyntones, c'est-à-dire qu'ils ressentent avec une grande acuité l'état émotionnel de leurs proches, tout comme les nourrissons. Si l'aidant va mal, l'aidé ne va pas bien, c'est un cercle vicieux.

Quelles sont les actions mises en place par France Alzheimer pour aider ce binôme à mieux vivre ?

Nous proposons de nombreux dispositifs adaptés à chaque situation. Pour les aidants, nous organisons des formations qui tentent de leur apporter des outils de compréhension sur la maladie ainsi que quelques clés pour accompagner au mieux leurs proches. Pour le couple aidant/aidé, nous organisons des moments d'échange et de socialisation afin de maintenir le binôme dans une relation de partage. Il peut s'agir de séjours de vacances, de visites au musée, de sorties au restaurant, ou de haltes-relais proposant des activités le temps d'une après-midi. Plus récemment, nous avons mis en place pour les personnes malades des activités artistiques comme le chant, le dessin ou la danse, qui ne font pas appel à la mémoire ou au raisonnement mais à des capacités perceptives et créatives, ce qui est une bonne manière de préserver l'estime de soi. Cela s'avère fondamental pour retarder les effets de la maladie. —

La *Mémoire* des belles choses

ROUBAIX, 23 JANVIER 2019

Audrey R., Roubaix

*C'est un souvenir qui n'appartient
qu'à moi et que j'ai voulu partager.
Ce matin-là j'ai eu l'impression que
le temps s'était arrêté pour me dire :
"Arrête-toi et regarde !"*



CADEAU À NOS PARENTS

Dominique S., Levallois

*Pour ne pas oublier que les souvenirs
peuvent devenir instables, comme ces
bols, témoins de toutes ces belles
vacances en famille.*



Les collaborateurs ont été invités à participer à un concours photo autour de la perte de la mémoire : si demain tout disparaissait, quelle image souhaiteriez-vous conserver ? Parmi les 130 clichés envoyés, des souvenirs de vacances, des rires d'enfants, des paysages merveilleux, des traces d'un moment en famille... Dix images ont été primées. En voici quelques-unes...



CHEVAUX D'ISLANDE

David S., direction financière,
Levallois

Comme à chaque voyage, je repars la tête pleine de souvenirs et heureux d'avoir pu découvrir une nouvelle culture et de nouveaux horizons. Mémoriser une dernière fois ce paysage avant de reprendre la route.



VIETNAM

Camille D., Roubaix

La réalité de ce voyage, que j'avais tant attendu, était encore plus belle que ce que j'avais imaginé. Les gens, les couleurs, les odeurs même, j'ai réellement essayé de fixer dans ma mémoire ces instants passés.

Laisser *une* trace

Deux lauréats et une marraine du Prix Swiss Life à 4 mains nous confient ce que cet original concours leur a apporté.



Photographie de Oan Kim, extraite de l'œuvre *Digital After Love*. *Que restera-t-il de nos amours ?*



Ruppert Pupkin, compositrice et interprète, lauréate du 3^e prix avec le photographe Oan Kim pour leur projet *Digital After Love*.
Que restera-t-il de nos amours ?

Cette collaboration avec Oan m'a permis de creuser dans une direction où je ne serais sans doute jamais allée. Associer la musique et la photographie pour créer une œuvre originale est... vraiment original ! Nous avons échangé, non dans un cadre de commande comme cela m'arrive dans la production d'une musique pour un film ou une pièce de théâtre, mais dans un contexte de page blanche. C'était sans contrainte, comme une invitation à laisser une trace ! Cela m'a donné l'occasion d'une belle exposition, de faire connaître mon travail sous un autre aspect. J'ai ajouté un nouvel album à ma discographie. Et, surtout, ce projet vit toujours, avec Oan on veut le faire tourner, aller plus loin dans l'expérimentation...



Bobba, le premier projet primé en 2014, créé par Arthur Lavandier, compositeur, et Julien Taylor, photographe. Le thème était Chagall.



Pour les photographies © Julien Taylor

Marion Hislen, déléguée à la photographie au ministère de la Culture. Elle a parrainé les photographes Julien Taylor et SMITH, lauréats respectivement du 1^{er} et du 2^e prix Swiss Life à 4 mains.

C'est une expérience très enrichissante, cela m'a ouvert un champ culturel, la musique, que je connaissais mal. J'ai dû sortir de ma zone de confort pour proposer au jury chaque fois la bonne personne en fonction d'un thème (le 1^{er} prix était un hommage à Chagall, le second concernait « Le rêve des formes », ndlr). J'ai été ensuite très heureuse de participer à un

prix unique, où l'organisateur prend un vrai risque, celui d'associer deux univers distincts dans le but de créer une œuvre originale. Franchement, c'est remarquable de la part d'un privé, car il est impossible de prévoir le résultat final. On sait juste qu'on a deux talents, deux écritures qui devront produire une étincelle dans un temps donné !



Dustin



Gaël



Piton



Pauline

Pour les photographies © SMITH

SMITH, photographe, lauréat.e du 2^e prix avec le musicien Antonin-Tri Hoang pour leur projet *Saturnium*.

J'étais un peu effrayé.e au début car je devais collaborer avec un inconnu. Le prix proposait en effet une sorte de speed dating où chaque artiste parrainé devait trouver l'âme sœur. Et là ce fut magique, car au bout de dix minutes de discussion avec Antonin, on comprend qu'on est en train de vivre un coup de foudre artistique et amical. Grâce au prix, j'ai donc

fait une belle rencontre avec un musicien avec qui je planche sur d'autres projets encore aujourd'hui. Personnellement, cette récompense m'a permis de poursuivre mes recherches photographiques avec, à la clé, une œuvre originale, une expo au Palais de Tokyo et un livre. On nous a vraiment donné les moyens de créer, et cela est rare et appréciable.

Pour l'amour de la musique

L'association Les Pianissimes promeut de jeunes musiciens du répertoire classique. À l'image de la talentueuse pianiste Julie Alcaraz, qui se produisait à l'aube de l'été dans les salons de Swiss Life Banque Privée.

Ce soir on joue Chopin, Liszt et Scarlatti au deuxième étage de Swiss Life Banque Privée. Dans le grand salon donnant sur la place Vendôme, sous les hauts plafonds et les boiseries, un piano à queue a pris place devant un petit parterre d'une cinquantaine de chaises. Dans quelques instants, une jeune pianiste, Julie Alcaraz, tout juste 26 ans, fera son entrée pour un concert privé d'une heure. Tandis que les préparatifs se terminent, les clients invités pour l'occasion se tiennent juste à côté, dans une salle de conférences où Nicolas Baverez, avocat et essayiste, leur expose les incidences financières probables du Brexit... Une tout autre musique. L'exposé terminé, il est un peu plus de 21 heures quand la pianiste rejoint l'assemblée. Après s'être présentée à l'auditoire et avoir exposé le programme de son répertoire, elle commence à égrener les premières notes d'un scherzo de Chopin. Le public est très vite conquis par la grâce sensible de son jeu.

Cette rencontre musicale est organisée par l'association Les Pianissimes, avec le soutien de la fondation Swiss Life. Ce partenariat, noué depuis 2018, a pour but de promouvoir la musique classique auprès du plus grand nombre mais aussi de mettre en lumière les artistes à l'aube de leur carrière. Réunissant des passionnés de musique classique, Les Pianissimes s'emploie à dénicher de nouveaux talents et à les faire connaître au gré de concerts au cadre moins formel que de coutume. Ravi de la collaboration avec la fondation, Olivier Bouley, directeur de l'association, en explique les contours : « Nous recommandons chaque

année un artiste particulièrement prometteur, comme Julie Alcaraz, avec lequel nous programmons une série de concerts à Paris ou en région. Les concerts sont intimistes et favorisent la proximité. Le musicien est invité à prendre la parole et chaque concert se poursuit par un cocktail pour qu'un vrai temps d'échange soit possible. »

À l'autre bout du salon, Pascal Cheynis, le « monsieur musique » de Swiss Life, corrobore. « Les concerts proposés ne sont pas vraiment conventionnels. D'abord, nous privilégions des lieux atypiques comme ce magnifique hôtel particulier, ensuite nous souhaitons une vraie rencontre entre l'artiste et le public », poursuit le responsable au quotidien de la communication commerciale du groupe, et musicien semi-pro à ses heures perdues. Toujours passionnément amarrée à son piano, Julie Alcaraz s'apprête à entamer la dernière pièce de son répertoire. « Et maintenant, je vais vous jouer pour la première





Julie Alcaraz aura joué pratiquement deux heures devant un public conquis par sa grâce et son talent.

fois un morceau d'Iberia, d'Isaac Albeniz, un compositeur catalan que j'aime particulièrement et auquel je me consacre en ce moment », confie, non sans une certaine émotion, la jeune musicienne d'origine espagnole. À quelques mètres d'elle, toujours attentif et bienveillant, l'auditoire se laisse porter vers ces rivages musicaux méconnus avec un plaisir confiant. Et un instant

La pianiste commence à égrener délicatement les premières notes d'un scherzo de Chopin.

après les dernières notes, quand Julie salue enfin, les applaudissements fusent. « *C'est un exercice difficile, on sent les gens vraiment tout près, c'est encore plus intimidant* », poursuit celle qui a pourtant eu l'occasion de se produire en France (Grand-Palais, Salle Gaveau, Cité de la Musique) mais aussi en tant qu'ambassadrice de la musique française au Japon, aux États-Unis ou récemment à Londres, en première partie du récital du pianiste concertiste Barry Douglas.

Également violoncelliste et chanteuse lyrique, ce n'est pas un hasard si Julie Alcaraz est le talent mis à l'hon-

neur cette année. Artiste atypique dont la pluralité musicale vient enrichir le jeu pianistique, elle a été deux fois lauréate du prix de l'Académie Ravel et collabore avec les musiciens de l'orchestre national Bordeaux Aquitaine. Alors que les coupes de champagne commencent à circuler, les félicitations appuyées et les commentaires encourageants des mélomanes ouvrent la seconde partie de la soirée, placée sous le signe de la convivialité. Pour Julie, c'est une première réussie. « *C'est une expérience très positive, explique-t-elle, ça me donne l'occasion d'affiner mon jeu, d'enrichir mon interprétation d'une manière plus sensible que dans un cadre conventionnel. C'est aussi l'occasion de parler avec les gens, de savoir comment ils ont accueilli la musique, ça donne de l'énergie, ça met en confiance.* »

Sur la prestigieuse place Vendôme, les élégants réverbères sont désormais allumés. Il est déjà 23 heures quand les derniers invités du concert privé finissent de saluer celle qui leur a offert cette douce parenthèse musicale. « *Continuez comme ça, vous avez un talent remarquable* », conclut un monsieur sur le départ. Julie le remercie et sourit avec pudeur...

Des liens *tissés au fil du temps* depuis 2008

ENCOURAGER LA SOLIDARITÉ

80 *associations aidées**

Vaincre l'autisme (75)

Houdan Handball (78) - *Handi sport*

Charlotte, Ensemble c'est tout (59)

- *Trouble comportement alimentaire*

Les Dames de Lenval (06)

Urban Contrat (59) - *Street art*

Chiens guides d'aveugles PACA (06)

Flamme en Rose (37) - *Octobre rose*

Acouphène (59) - *Déficiência auditive*

Marcher Autrement (30) - *Randonnées solidaires*

Sport 4 Thérapie (32) - *Épilepsie*

Musi'Col (92) - *Mieux vivre ensemble - Chant*

Mouille ton Maillot (95) - *Téléthon*

Microphthalmie France (49)

Le Pas-Sage (06) - *Équithérapie*

Les Caprices de Marianne (33) - *Musique*

Ensemble contre la tyrosinémie (85)

Institut Louis Germain (13) - *Éducation*

École de pêche de Neuville (59)

Les P'tits Héros du Douaisis (59)

- *Les gestes qui sauvent*

Virtual Diogène (75)

Tom Plouf (33) - *Handi sport*

Roule Nature (34) - *Handi sport*

Speak You (45) - *Déficiência visuelle*

Mécénat Chirurgie Cardiaque (75)

Soutien à L'Envol (depuis 2014)

LADAPT - Handicap

* Liste non exhaustive



L'association L'Envol permet à des adolescents malades d'effectuer des sauts en chute libre!
Le 26 juin 2019, Enzo volait avec le moniteur Sébastien Cabriolet, du Cerps de Tallard (05).

AGIR POUR UNE SANTÉ DURABLE

France Alzheimer

Visites et ateliers organisés dans les musées suivants :

Musée de La Piscine à Roubaix
Palais de Tokyo à Paris
Philharmonie à Paris
RMN - Grand-Palais à Paris
Jeu de Paume à Paris
Musée des Beaux-Arts de Lyon
Musée des Confluences à Lyon
Musées de la Ville de Strasbourg
Musée de la Ville d'Angers
Centre Georges Pompidou à Paris

15 *mécénats croisés*

Institut Curie

Participation à 8 éditions de l'opération
« Une jonquille pour Curie »
Financement de plusieurs programmes
de recherche : SHIVA, rétinoblastome,
cellules circulantes...

Music'O Seniors
Culture et Hôpital
CreAgency: trio jazz Perrine Mansuy
Wipplay: « La Mémoire des belles choses »

SOUTENIR LA CRÉATION

Cercle de l'Harmonie
Quatuor Cambini
Philippe Guilhon-Herbert
Les Pianisimmes
Trio Sora
Prix Arcimboldo
Prix Swiss Life à 4 mains (4 éditions)

13 *projets culturels accompagnés*

Nebay, graffeur
Salon a ppr oc he, photographie
Galerie Thierry Bigaignon, photographie
Myop, photographie
Les Rencontre d'Arles, photographie
Artips, culture pour tous en entreprise



Une œuvre en partage...

Une grande fresque participative a réuni les collaborateurs de Swiss Life et l'artiste de *street art* Nebay au siège de Levallois-Perret puis à celui de Roubaix. L'occasion pour chacun d'apporter sa touche personnelle à une œuvre collective et de redonner vie au parvis !



L'artiste Nebay en pleine création avec les collaborateurs de Roubaix.

Mais que se passe-t-il ? Ce jour-là, sur le parvis, les laveurs de vitres qui nettoient les façades du siège de Swiss Life à Levallois-Perret n'en croient pas leurs yeux. Perchés à plusieurs mètres de hauteur, ils observent des individus en combinaison blanche et bombe à la main recouvrir le sol de couleurs vives qui éclaboussent d'une impertinente gaîté l'univers austère et minéral du lieu. Ce joyeux commando artistique n'est autre qu'un groupe de collaborateurs de Swiss Life venus apporter leur touche personnelle au projet de grande fresque partagée, mis en place par la fondation d'entreprise.

Organisés dans le cadre de son programme dédié à la création, deux événements de ce type sont prévus ; aujourd'hui à Levallois-Perret et la semaine suivante à Roubaix. « *Il y a longtemps que je voulais organiser ce type de rencontre, plutôt inattendue, entre le street art et l'univers plus conventionnel des assurances*, explique Nathalie Martin, déléguée générale de la fondation. « *Mais plutôt que de commander une grande fresque pour décorer nos locaux, nous avons pris le parti de célébrer la nouvelle raison d'être de Swiss Life, "Permettre à chacun de vivre selon ses propres*

choix" en invitant tous les salariés à prendre part à l'événement. Le but est que chacun puisse s'investir dans l'œuvre, en choisissant librement ce qu'il veut y représenter », poursuit-elle, la mine réjouie en constatant que près d'une cinquantaine de salariés ont répondu présent.

Pour donner corps et forme à cette œuvre se déployant sur environ cinquante mètres carrés, la fondation a

« Choisis ta couleur en fonction de ton espace et laisse toi aller, fais sortir tes émotions.

Et surtout prends ton temps » Nebay

sollicité le talent d'un graffeur aguerri, dont la signature est désormais aussi prisée dans les galeries de street art qu'elle est connue sur les murs des plus grandes capitales : Nebay. Barbe rousse naissante et silhouette entièrement piquetée de taches de peinture, le graffeur parisien a lui-même suggéré l'emplacement de la fresque, séduit d'emblée par cette vaste dalle posée au pied des tours, à la fois vierge et centrale, très empruntée et pourtant si impersonnelle. Cela fait trois



Tous les collaborateurs de Levallois et de Roubaix ont été invités à s'exprimer avec une bombe de graffeur.

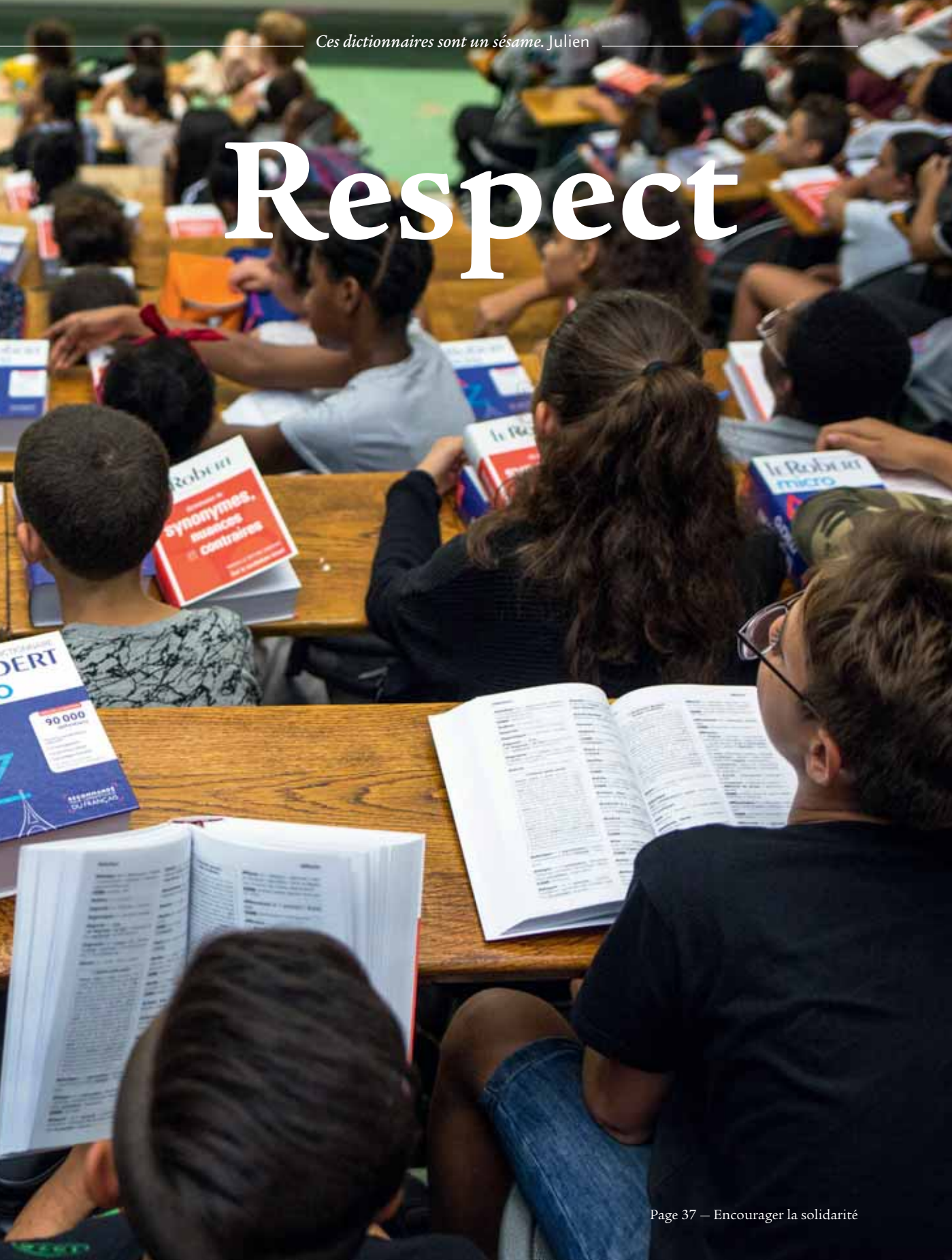
jours qu'il prépare le terrain à coups de bombe pour composer un entrelacs coloré de formes organiques. « Ce que j'ai peint là, par terre, c'est la matrice. J'ai commencé à structurer l'ensemble avec des zones en aplats de couleur, mais si tu regardes bien tout communique, tout est en relation. Maintenant, c'est aux gens de venir s'exprimer, ajouter leur couleur, leur motif, pour faire de ce réseau de formes une vraie communauté », explique cet artiste de 46 ans. Passionné et plein de bienveillance, Nebay accompagne les néophytes dans leurs premiers graffs, distillant ici et là ses conseils avisés sur le choix des couleurs et les techniques de pochage ou de *dripping* (technique du « laisser goutter » chère à Pollock). « Choisis ta couleur en fonction de ton espace et laisse-toi aller, fais sortir tes émotions... Et surtout prends ton temps... Il ne faut pas hésiter à t'approcher très près pour affiner ton trait », explique-t-il, alors que le cliquetis des bombes agitées résonne de toute part. Après quelques hésitations, les collaborateurs entrent en scène, certains un peu intimidés, d'autres plus assurés. « Ça y est, je sais, dit un jeune homme à lunettes plein d'allant, je vais faire un robot bleu avec des yeux rouges, je travaille dans l'intelligence artificielle... » Alors

qu'une odeur de peinture commence à coloniser le parvis, la matrice créée par Nebay se transfigure au fil des interventions. Chacun y allant de sa marque, de son empreinte : ici une ronde de mains colorées en guise de fraternité, là des pochoirs graphiques, plus loin un oiseau bleu, une boussole, et des inscriptions : *dream, love, freedom...* « Je trouve le principe vraiment sympa, confie Nadia, jeune salariée, une bombe dans chaque main, on a l'impression de mettre un peu de soi sur son lieu de travail, c'est comme si on avait customisé Swiss Life ! » En quelques heures, le parvis est devenu un théâtre d'expression et d'échange, on se photographie en selfie, on charrie gentiment les créations des collègues. Il est 14 h 30 quand ce ballet créatif prend fin, les bombes sont vidées, les combinaisons rangées, et les collaborateurs jettent un dernier coup d'œil au rendu final avant de regagner leurs bureaux. Nebay, lui, reviendra demain pour harmoniser l'ensemble. « Je vais avoir pas mal de boulot, ça part un peu dans tous les sens, mais, en tout cas, c'est vivant ! » conclut-il. Les laveurs de vitres, partis avant la fin, pourront dès le lendemain profiter d'une nouvelle vue.



500 jeunes élèves de l'Institut Louis Germain étaient présents pour la remise des dictionnaires à la Faculté des sciences de Marseille.

Respect





Julien Puel a fondé l'Institut Louis Germain il y a cinq ans à Avignon.

Dans la région Sud, le tutorat d'excellence de l'Institut Louis Germain concerne 750 talentueux collégiens et lycéens issus de milieux modestes. À la fin de l'été, cette association organisait à Marseille une cérémonie particulière, hautement symbolique.

Asma triture son stylo. Elle peine à dissimuler son « *petit stress* ». À ses camarades de droite et de gauche, l'ado de 12 ans « *et demi* » précise-t-elle, demande en chuchotant si elle devra vraiment descendre chercher « *ses dicos* » devant tout le monde. C'est-à-dire cinq cents personnes âgées de 12 à 17 ans, des collégiens et des lycéens de Marseille conviés dans le grand amphithéâtre de la Faculté des sciences pour une cérémonie particulière : la remise des dictionnaires aux élèves du tutorat d'excellence de l'Institut Louis Germain. « *Oui, on doit y aller quand on nous appellera par notre prénom* », assure la voisine de droite, en 5^e également au collège Jules Ferry. L'horreur XXL. « *Non, c'est des rumeurs, on y va tous ensemble, t'inquiète* », infirme le camarade de gauche. Un ange passe et un monsieur à la chemise rayée, en bas de l'amphi, réclame un silence de cathédrale. « *Vous aspirez tous ici à de grandes études car vous êtes courageux, ambitieux, talentueux*

en suivant les campus de l'institut. Je vous dois la vérité car j'ai beaucoup d'estime pour vous. C'est par le travail que vous pourrez choisir votre vie. Pour faire ces études, il faudra maîtriser la langue française, sa richesse, sa subtilité, sa diversité. » Julien Puel prononce son discours devant un mur de savoir fait de briques bleues et rouges. La bleue, c'est *Le Robert micro*, qui annonce fièrement 90 000 définitions. La rouge, l'autre dico, rassemble des synonymes, nuances et contraires de la langue de Molière.

Il y a cinq ans, cet ex-cadre de haut niveau a décidé de briser un autre mur, celui de l'inégalité des chances auquel se heurtent des milliers de jeunes des milieux défavorisés en ville ou en campagne. Ceux qui malgré leurs bonnes notes et leur potentiel énorme n'iront pas plus loin que le bac faute de clés, de codes, de réseaux, d'identifications autour d'eux. Du jour au lendemain, Julien Puel change de vie en la consacrant à l'institut



Durant cette cérémonie, 1 000 dictionnaires *Le Robert* ont ainsi été offerts.

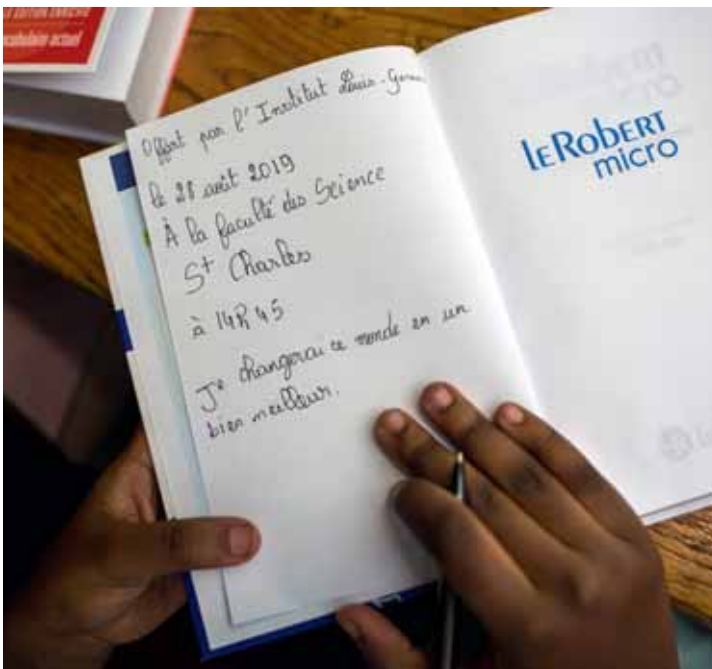
qu'il a créé. Il porte le nom de l'instituteur d'Albert Camus, qui lui rendit hommage après avoir reçu le prix Nobel de littérature en 1957. La barre est ainsi placée très haut, mais pour cet homme entier l'ambition n'est pas un gros ou un vain mot. Elle est une sorte de mantra qu'il répète sans lassitude à des jeunes qui pensent que les grandes écoles, les prestigieuses universités, ne cadrent pas avec leur milieu d'origine. Ce déterminisme social, le fondateur de l'institut le

rer le maintien de l'ordre et du rattrapage scolaire. » Avec quelques proches et une campagne de crowdfunding, il organise sa première session avec 40 enfants adressés par des établissements avignonnais. Durant les vacances scolaires, ces ados « méritants », désireux d'apprendre et de se perfectionner, suivent des cours d'humanité (français, culture générale, histoire) et de sciences (mathématiques, physique) dispensés par d'excellents professeurs triés sur le volet. En tout, l'Institut

Julien Puel a créé l'Institut Louis Germain pour combattre l'inégalité des chances qui pénalise en France des milliers de collégiens et lycéens talentueux originaires des quartiers défavorisés.

connaissait. « *Mais je n'arrivais pas à me satisfaire de ce constat. Il me fallait passer à l'acte.* » Julien Puel empoigne alors son bâton de pèlerin pour aller expliquer son projet à des chefs d'établissement d'Avignon. Il n'a aucune expérience dans l'éducation mais il a une conviction résistante à toute épreuve. « *Il faut remettre au cœur de l'école le savoir et la connaissance. C'est simple, ce n'est pas une question d'argent. Mais le problème, dans beaucoup trop de collèges et de lycées, c'est que les profs doivent d'abord assu-*

Louis Germain organise six campus d'approfondissement des savoirs fondamentaux sur une année scolaire, soit 120 heures de cours supplémentaires et gratuits. Cinq ans après, ce tutorat d'excellence concerne 750 élèves, dont 600 à Marseille, 70 à Avignon, 50 à Toulon et récemment 30 à Nice. Tous ont été sélectionnés par leur établissement faisant partie d'un Réseau d'éducation prioritaire renforcée. Beaucoup d'élèves sont ainsi passés du collège au lycée par le prisme de



En 2014, l'institut compte 40 apprenants à Avignon. Depuis, son tutorat d'excellence en réunit 750 dans la région Sud.

l'institut. En classe de première ou de terminale, certains peuvent prétendre aujourd'hui à rejoindre une classe prépa. Côté professeurs, 34 ont intégré le dispositif. Tous exercent ou ont exercé dans le secondaire ou le supérieur.

Marie a rejoint il y a peu ce corps professoral d'un autre type. Cette jeune femme de 24 ans enseigne le français dans un collège marseillais du 14^e arrondissement et au sein du campus de l'Institut Louis Germain. « Ces enfants sont disciplinés, volontaires, courageux aussi. Quand

recueillies auprès des camarades ne l'ont pas rassurée. En attendant, les discours s'enchaînent. Julien Puel donne la parole à la principale adjointe du collège de la Belle-de-Mai. Véronique le Goff dit sa fierté de les voir tous réunis et rappelle à ces enfants du digital l'importance du papier, l'apaisement de l'esprit que le livre apporte. « J'ai toujours Le Petit Robert que mon grand-père m'a offert, avoue Julien Puel à la tribune. Ce n'est pas un objet banal, mais un sésame qui vous ouvrira des mondes insoupçonnés. Prenez-en soin, respectez-le. »

« On ne peut pas laisser ces jeunes sur le côté parce qu'ils n'ont pas la chance d'être dans des super écoles ou les moyens de se payer des cours particuliers. » Jean-Pierre Lassus

les copains s'amuse en vacances, ils planchent », commente l'enseignante, reconnaissant avoir envie d'aider car elle aussi vient d'un milieu modeste. « On leur donne de la confiance, c'est primordial », murmure-t-elle sur son banc tandis que la doyenne de la faculté de la Cité phocéenne conclut sur l'estrade un discours en donnant rendez-vous aux jeunes dans quelques années. « Projetez-vous dans le futur. Les sciences, c'est une multitude de métiers merveilleux ! »

Asma, pour l'instant, compte chaque seconde qui la sépare de l'instant fatidique où elle devra récupérer ses deux gros livres. Les informations contradictoires

Au deuxième rang de l'amphi, Jean-Pierre Lassus savoure ces paroles. Le directeur général délégué de Swiss Life France, sponsor des projets RSE, est venu à Marseille avec la fondation. « Je connais Julien Puel depuis un bail. On jouait au rugby lorsqu'il travaillait encore à Paris. Quand il m'a parlé de l'institut, j'ai été tout de suite séduit. Je l'ai porté à la fondation afin que nous le soutenions dans le cadre des projets Aider à Aider. C'est important pour une entreprise de prendre part à la vie citoyenne, en complément des pouvoirs publics et de l'Éducation nationale. C'est un effort collectif auquel le privé doit prendre part, car au final tout le monde est concerné par cet enjeu majeur », avance ce fils de professeur pour qui



Jean-Pierre Lassus, directeur général délégué, sponsor des projets RSE, dans l'amphithéâtre de la Faculté des sciences à Marseille.

l'école est et doit rester un ascenseur social. « *On ne peut pas laisser ces jeunes sur le côté parce qu'ils n'ont pas la chance d'être dans des super écoles ou les moyens de se payer des cours particuliers. C'est injuste.* »

Asma retient son souffle. Julien Puel vient d'introduire Charles Bimbenet. « *Silence, SVP !* » Il représente les éditions Le Robert. Elle s'attend ce qu'il l'appelle d'un moment à l'autre. Non, il préfère revenir lui aussi sur la nécessité de maîtriser la langue française, d'utiliser des mots justes et précis, d'éviter les fautes d'orthographe. « *C'est pénalisant quand vous envoyez un CV pour travailler.* » Asma n'en peut plus. Elle a compris que l'homme aux dicos bleu et rouge était le dernier interlocuteur à s'exprimer. Elle entendrait presque des voix dans l'amphi. « *Mademoiselle Asma, du collège Jules Ferry, merci de venir en personne chercher vos beaux livres.* » Elle visualise la descente aux enfers sous les yeux forcément moqueurs de dizaines de camarades. Elle se souvient bien avoir signé une charte avec l'institut où elle s'engageait à suivre, sous peine d'exclusion, tous les campus. Elle a bien intégré le fait qu'elle devait se montrer irréprochable en cours, respecter ses condisciples et ses profs. Elle se rappelle la lettre de motivation qu'elle avait dû rédiger pour rejoindre Louis Germain. Pareil pour les devoirs à rendre... Idem pour le vouvoiement de la part des adultes dont elle fait l'objet et qui l'a un peu surprise

au début. Elle se demandait pourquoi du haut de ses 12 ans et demi on lui parlait comme à une grande. Elle a compris que le « *vous* » marquait une distance nécessaire entre le maître et l'élève mais qu'il était aussi un signe d'estime pour sa personne. Elle a enfin enregistré que, malgré la rigueur réclamée, l'exigence proclamée, la discipline clamée, ses enseignants œuvraient pour qu'elle s'élève culturellement, intellectuellement, élève qu'elle était... Mais elle n'a jamais signé pour dévaler seule un amphithéâtre bondé. Comme dans les films à suspense, le salut vient d'un homme providentiel, celui qu'on imaginait maître de tous les maux. Julien Puel qui, sans forcer la voix, demande une nouvelle fois le silence, invite ses élèves à venir rang par rang, en commençant par les derniers. Asma retrouve le sourire. Elle va pouvoir se noyer dans la foule et apprécier, légère, la fin de la cérémonie. Voilà que Julien propose même des jeux. Il demande la définition des mots « *dictateur* », « *impertinent* »... Pour peu, elle leverait même un doigt pour répondre et parler devant tout l'auditoire. Le fondateur de l'institut invite finalement tous les scolaires à écrire sur la page de garde la date et le lieu de la cérémonie. « *Un jour, vous offrirez ce dictionnaire à votre enfant. Un jour peut-être, je l'espère de tout mon cœur, l'un d'entre vous recevra un prix Nobel et se souviendra de l'institut comme Camus s'est souvenu de son instituteur.* »



Partenaires de **soin**

Près de Nice, l'association Le Pas-Sage dispense des séances d'équithérapie en faveur notamment d'enfants en situation de handicap. Ces soins médiatisés par le cheval procurent de nombreux bienfaits, tant sur le plan du développement personnel que dans les domaines émotionnel, psychomoteur ou encore sensoriel.

Il est 10 heures au clocher de l'église de Villeneuve-Loubet. Dans le parc naturel départemental des Rives du Loup, les fleurs poétisent, les chevaux hennissent. De la carrière caressée par le doux soleil de mai va sortir un jeune garçon, Issa. Il s'agrippe au bras d'une femme en tenue de cavalière, Lina Rossetti. Le duo traverse La Cavalerie des enfants, le centre équestre niché dans un écrin de 55 hectares à quinze minutes à peine de la Grande Bleue. Issa marche difficilement. Il fait de drôles de figures avec ses jambes que ne manquent pas de remarquer des gamins hauts comme trois pommes, la bombe vissée sur leur tête blonde, les bottes plantées dans la terre labourée par les sabots des poneys. Issa aussi est beau comme un camion. Il porte la tenue adéquate pour monter Roadster. Ce dernier a une petite faim. « *On prend les carottes et on lui rapporte* », lui glisse Lina. Issa ne dit

mot. Son visage marque un sourire. Ses pupilles s'illuminent. Il est heureux. Comme tous les jeudis matin, il est le plus heureux du monde. Cet autiste de 21 ans, profondément handicapé, va durant deux heures faire corps avec une magnifique bête à la crinière blanche et aux taches noires.

Comme lui, cinq jeunes de l'Institut Médico-Éducatif voisin, Le Moulin, à Biot, suivent ce cours d'équithérapie prodigué par Lina, la fondatrice de l'association Le Pas-Sage. Il y a là Thomas, 23 ans, Manon, 18 ans, Laura, 15 ans et Théo, 12 ans. Christelle, éducatrice, Marielle, monitrice d'équitation et éducatrice spécialisée, et Loïc, apprenti éducateur, tous du Moulin, les accompagnent. Deux équidés complètent l'équipée qui n'a rien de sauvage. Roadster et son acolyte Olympic sont doux comme des agneaux, attentifs aux cavaliers, se déplacent lentement. « *Ils sont adap-*

tés à ce public », explique Lina, une cavalière passionnée qui murmure à l'oreille des chevaux. « *Ils sont "non éteints", c'est-à-dire non blasés ni agressifs comme souvent en club*, poursuit cette ex-infirmière en psychiatrie. *Olympic et Roadster vivent dehors, dans un parc, en société de chevaux. On les a sélectionnés parce qu'ils sont patients, tolérants, curieux, épanouis. Pour qu'ils soient de bons partenaires de soins, il faut qu'ils vivent dans de bonnes conditions. Je leur demande d'être cheval, c'est-à-dire de porter. Ils portent au niveau du bassin comme une mère porte son bébé. Pour des enfants au développement parfois régressé, c'est l'opportunité de retrouver des sensations plus archaïques.* »

Les chevaux sont le moins contraints possible : pas de selle, juste un tapis de monte à cru enveloppe leur dos, un simple licol, et non un mors, permet de les diriger. Durant deux heures, ils se mettent au service des jeunes. Lesquels les préparent, les



Lina Rossetti (à gauche) a créé l'association Le Pas-Sage. Durant la séance d'équithérapie, les jeunes pratiquent plusieurs exercices comme le jeu du cerceau ou la relaxation sur le dos du cheval.



Tous les jeudis, les jeunes cavaliers de l'IME Le Moulin, à Biot (06), se baladent dans le parc naturel départemental des Rives du Loup.

montent et les promènent à tour de rôle. Ils leur parlent aussi. Par des mots ou des câlins. « *Comme il est beau le cheval* », s'exclame Thomas, qui aide Issa à monter Roadster. Assis sur sa monture, Issa rayonne. Lina le guide. « *Ce que vous voyez là, ce sont des mois de travail. C'est impressionnant, quand il est arrivé pour la première fois, il était assis sur une couverture, comme il l'est souvent au foyer.* » Christelle l'éducatrice confirme : « *Il est bien là, pourtant, en ce moment il fait plein de crises à l'IME.* » Le cheval apaise. « *Se tenir droit est bénéfique au niveau psychomoteur. L'ado se redresse. C'est valorisant pour lui* », poursuit Lina. Sur Olympic, Théo s'applique à placer des cerceaux de couleur sur l'oreille de

l'animal. « *En service, Théo est souvent agité et pas commode* », souffle l'autre éducatrice, Marielle. « *Ici, c'est un ado tranquille, qui acquiert une autonomie* » et distille conseils et consignes à ses camarades, à l'image des encadrants. Ce petit jeu, comme tous ceux pratiqués durant la matinée, a été mis au point par Lina. « *Placer un cerceau requiert de la concentration, de la mémorisation et de la planification.*

Roadster et son acolyte Olympic sont des chevaux doux comme des agneaux. Attentifs aux cavaliers, ils se déplacent lentement.

Cela développe aussi la coordination. Ces exercices cognitifs et psychomoteurs peuvent se faire avec le cheval, qui reste incontestablement l'animal médiateur idéal pour ces jeunes en grande difficulté.

De l'autre côté de la carrière, Issa ne veut plus remettre un pied à terre. Il faut toute la tendresse et la diplomatie des éducatrices pour qu'il accepte de laisser sa place à Manon. L'ado de 18 ans ne parle pas. La lumière la gêne en permanence. Elle ne veut pas porter de lunettes. Alors elle se cache les yeux mais laisse toujours un interstice entre ses mains pour voir ce qui se passe. « *Tu es fâchée à*

ce point ? » lui demande Christelle. Manon répond par un mouvement de colère avant de prendre son éducatrice dans les bras, et Roadster aussi, qui accepte sans



Lina avec Théo sur Olympic. Pour cet ado, la séance est une véritable bouffée d'air.

broncher. Finalement, elle monte tandis qu'Issa boude dans son coin. Comme Théo avec Olympic, elle se couche sur sa monture. « *Respire bien, sens-le, laisse-toi aller* », intime Lina, qui lui masse en même temps la jambe. Le tapis, contrairement à la selle, permet la relaxation, le contact direct avec cette masse de muscle et d'empathie. On entend Théo dire « *je sens les os d'Olympic* ».

Cet exercice sensoriel convoque le toucher, l'ouïe, l'odeur. Les poils caressent les joues. Le son du cœur résonne jusque sous leur bombe. « *Quand on passe par le corps, on mobilise les émotions. Du coup, on libère le psychisme et on accède aux mots, non verbaux ici, mais exprimés par des sourires* », explique Lina tout en promettant à Issa qu'il va vite remonter. La balade dans le parc est imminente. Docilement, les chevaux se laissent extraire de la carrière et prennent la route de la forêt. « *Les jeunes sont souvent en foyer ou à la maison. Quand on travaille en extérieur, en pleine nature, ça leur fait un bien fou* », commente l'apprenti éducateur Loïc. « *Laura, fais attention à ne pas rester derrière les chevaux* », répète-t-il. « *C'est dangereux, les chevaux* », renvoie en écho Théo,

qui aime bien jouer au « grand ». Dans le parc, le silence règne. On croise des amoureux, des promeneurs en marche vers le Loup, petit fleuve qui chemine jusque dans les pré-Alpes. « *On travaille ainsi la communication et la relation à l'autre, avance Lina. Saluer d'un bonjour ou être salué est important pour leur socialisation.* » L'échappée équestre touche à sa fin. Issa sent bien qu'il va falloir regagner le plancher des vaches. Sur son cheval, il manifeste un début de mauvaise humeur que son éduca-

Patrick Balagna, responsable du service cotisations collectives, a défendu le projet de l'association Le Pas-Sage devant la fondation.

trice désamorce en lui proposant de faire un brin de toilette à son fidèle ami. « *Prendre soin d'un autre que soi est revalorisant. Ces jeunes se sentent utiles, et ils n'en ont pas souvent l'occasion* », insiste Lina, qui aura tout au long de la séance détaillé les bienfaits trop méconnus encore ou passés sous silence en France de l'équithérapie.

« *En Israël, en Suède, cette prise en charge thérapeutique est valorisée et même remboursée par la sécurité sociale. Elle a prouvé son efficacité notamment au niveau psycho-traumatique.* »

Des enfants victimes de l'attentat de Nice sont ainsi accompagnés par Lina Rossetti, unique équithérapeute des Alpes-Maritimes. Seulement quatre écoles forment des spécialistes en France.

« *Tout ce qui n'est pas conventionnel en médecine n'est pas vraiment encouragé chez nous, n'est-ce pas ?* » interroge à voix haute cette femme qui a créé sa propre structure en 2015 pour permettre à Issa, Manon et d'autres jeunes autistes de développer leur sens, de ressentir des émotions, de communier avec un cheval. « *Mais cette thérapie coûte de l'argent, d'où l'importance du soutien de mécènes comme la fondation Swiss Life.* » Patrick Balagna, responsable du service cotisations collectives, est le collaborateur qui a défendu le projet de l'association devant la fondation. Il est un ami du conjoint de Lina (Éric Raullet, président de l'association) et convaincu qu'un salarié et une entreprise trouvent une raison d'être supplémentaire à s'engager dans de telles initiatives solidaires. « *J'assiste le plus souvent possible aux séances de Lina. Je recherche pour l'association à mobiliser*

des équithérapeutes dans l'Île-de-France et le Nord afin de créer une sorte de regroupement national. Plus nombreux, on serait plus forts pour faire connaître l'efficacité de cette thérapie, gagner en crédibilité et recueillir plus de subventions. »

Derrière les vitres du minibus qui s'apprête à démarrer, les bombes sont tombées et laissent apparaître des visages un rien fatigués mais heureux. Lina salue chacun. Des baisers volent, des sourires s'échappent, des petites mains s'agitent encore. « *À jeudi prochain !* »



SwissLife

Soutenir vos choix, accompagner vos rêves

Parce que chacun devrait toujours pouvoir continuer à faire ses choix et poursuivre ses rêves, la Fondation Swiss Life soutient chaque année de nombreux projets qui offrent cette liberté. Choisir de vivre bien, plus longtemps, choisir d'accéder à l'art malgré la maladie, choisir de créer pour de jeunes artistes en devenir, choisir d'aider les autres...

— Fondation Swiss Life —